

Ethnographie traditionnelle de la Mettidja

Le Calendrier folk-lorique

كل حاجة ابوقتها
Chaque chose a son moment.
(Dicton de sorcières).

CHAPITRE VI

LE MERCREDI

(Suite) (1)

Nous avons vu que, dans la cérémonie de l'encensement hebdomadaire, les mauresques prenaient le soin de fumer toutes les pièces de leur appartement, sans en omettre aucune. On peut déduire de ce fait que, dans leur esprit, chacune des chambres qu'elles visitent la cas-solette en mains sert de résidence à quelqu'une des divinités auxquelles s'adressent leurs hommages. En effet, « tout lieu a ses maîtres » (2), dit un proverbe aimé des vieilles femmes. De leur côté, les hommes répètent que « telle est la multitude des génies grouillant à la surface de ce bas monde qu'une aiguille jetée du haut du ciel ne manquerait pas de tomber sur l'un d'eux ».

Les constructions exercent sur eux une certaine attraction ; ils aiment à vivre côte à côte avec les fils d'Adam, « voisins », comme on les appelle, invisibles et présents.

(1) Voir *Revue Africaine* n° 311 (2^e Trimestre 1922)

(2) كل مضرب ايمواليه

D'ailleurs, dans la maison, ils occupent aussi les chambres inhabitées et les coins abandonnés. On peut remarquer que les femmes indigènes n'entrent jamais dans une pièce ordinairement close sans prononcer à demi-voix : « Salut à vous. Bonsoir à vous ». Les hommes qui se piquent de religion trouvent cette salutation traditionnelle un peu naïvement libérale et ils la remplacent par une formule plus exclusive, plus orthodoxe aussi, d'après eux, mais qui cache mal la même superstition. Ils disent en pareil cas : « Salut à nous et aux saints serviteurs d'Allah ! (1). »

Comme les différentes divisions de l'habitation, les principales parties de chaque salle ont aussi leurs génies. Les portes, non seulement celle de la rue, dont nous parlerons à part, mais celle de chaque chambre, sont l'objet de certaines observances : nous avons vu, dans le chapitre du Dimanche, que leur arcade supérieure sert de laraire à un groupe important d'Esprits ; on les appelle les *Gens de l'arcade* (2). Le sol de la chambre est habité également par les *Gens du parquet* (3). On répand en leur honneur parfois des libations de lait, de miel, dans les angles, au pied des murs. C'est à cause d'eux que l'on s'abstient de frapper l'enfant qui laisse déborder sa tasse ou renverse son assiette, qu'on se réjouit de voir une invitée jeter par terre quelques gouttes de la boisson qu'on lui offre. « Les Gens du parquet ont voulu boire ! dit-on gaiement. C'est un bon présage ». Les poutres du plafond, de leur côté, contiennent aussi un Esprit infus. Quand un étranger entre dans une maison avec des intentions perfides ou un voleur pour y commettre un larcin, les poutres du plafond font entendre des bruits secs ;

(1) السلام اعليتنا واعلى عباد الله الصالحين

(2) ناس الفصوص

(3) ناس الثعالب

les indigènes disent : poussent les gémissements des funérailles, les hurlements mortuaires (1). De même, si la mère de la maîtresse de maison, la belle-mère maghrébine, s'introduit chez son gendre, les solives supérieures de la salle où elle pénètre se lamentent ; car, à coup sûr, elle vient tramer quelque coquinerie ou semer le trouble. Au contraire, à la venue de la mère du mari, le plafond de la chambre nuptiale « ulule de joie » (2), nous dirions l'acclame, l'accueille avec des cris d'allégresse. Il n'est pas jusqu'aux meubles de la chambre, au moins les principaux, qui ne soient animés, d'après la croyance populaire. Les craquements de l'armoire sont écoutés comme des avertissements venant du monde des Esprits et traduits traditionnellement en conseils pratiques. Les femmes indigènes présentent une tendance manifeste à ne rien admettre auprès d'elles de purement matériel ; les objets qui composent leur intérieur ont à leur yeux, en dehors de leur substance corporelle, un dédoublement spirituel, qu'elles appellent génie ; ces objets sont doués d'une vie, d'une intelligence, d'une puissance surhumaine ; ou plutôt ce sont elles-mêmes qui connaissent le secret de les en douer. Théurgie africaine ! Dans son frêle abri familial, notre mauresque, sorcière craintive et méfiante, multiplie autour d'elle les forces protectrices, crée de la divinité pour se défendre, transforme tout ce qu'elle peut en fétiche.

Parmi les divinités tutélaires dont elle sait s'attacher les services, il faut citer au premier rang le génie Maître du seuil (3). Quand un maghrebin fait construire ou bien achète une maison d'habitation, il a soin de se conformer à la coutume qui lui impose de sacrifier le « mou-

(1) تتواغ

(2) يولول

(3) مولى العتبة

ton du seuil ». Il n'est pas rare non plus qu'il se croie obligé à un sacrifice du même genre quand il acquiert un jardin indépendant de son habitation. La victime peut être un chevreau ou un bouc dans les milieux moins délicats de la campagne. L'immolation a lieu soit avant que les nouveaux maîtres prennent possession de l'immeuble, soit trois ou cinq jours après leur installation, un mercredi ou un vendredi de préférence. C'est le chef de famille qui d'ordinaire fait fonction de sacrificateur ; mais s'il en est empêché pour un motif quelconque, il a soin de choisir parmi les *debbah'in* ou gens de l'abattoir un homme religieux et exact à faire ses prières. Le lieu où on égorge est la *medjîrîia*, l'impluvium des anciens, dont le centre est la grille de l'égout qui reçoit les eaux de la cour intérieure. Pendant le sacrifice, les femmes, après avoir fumigé la victime, selon le rite magique, prient ouvertement les génies : « Allah ! Allah ! comment-elles, ô Maîtres de cette maison (ou de ce jardin), nous sommes les hôtes d'Allah et les vôtres. Qui que ce soit qui veuille nous faire périr, vous le ferez périr. Qu'Allah fasse que nous prospérions grâce à vous ! Qu'il fasse que nous gagnions, nous et vous, les uns par les autres ! » (1). Dans les mêmes circonstances, une autre femme disait : « Qu'Allah vous rende compatissants pour nous, ô Maîtres de la maison ; nous venons à vous en hôtes, ne nous faites pas périr. Pour nous, ce qui nous incombe et ce que nous vous devons, nous l'accomplirons ; et, vous, vous veillerez sur nous ; vous aurez soin de nous et nous aurons soin de vous, et vous ferez périr celui qui voudra nous faire périr ».

Les viscères de la victime du seuil sont distribués aux pauvres. De sa chair le propriétaire de la maison dresse

(1) On trouvera le texte de cette prière dans le chapitre de l'« Egorgement du seuil » dans mes *Coutumes, Institutions, Croyances des Indigènes* (Jourdan, 1913, liv. du Mariage).

un festin, qu'il offre quelquefois aux indigents, mais plus souvent à ses amis et connaissances et auquel, lorsqu'il veut lui donner plus d'éclat, il fait succéder une fête de nuit (*h'ad'ra*) avec le concours d'un *meddah'* qui chante des poèmes héroïques, ou avec les Khouans d'une confrérie religieuse qui récitent leurs prières. La tête du mouton, ce que l'on appelle le *zellîf*, est enfouie : on dit en arabe : est mise en réserve (*ienkhzen*) et non est enterrée (*iendfen*). On creuse pour cela un trou devant la pierre du seuil de la maison, en dehors et dans la rue, ou bien encore, dans le vestibule (*sqîfa*), au bas de la seconde porte, appelée la porte de la séparation (*elfçil*), qui s'ouvre sur la cour intérieure et n'est guère franchie que par la famille. On oriente la tête de la victime vers la Mecque. Quand on a égalisé la terre au-dessus, les femmes brûlent du benjoin et sèment du henné en poudre des deux côtés, sur le seuil.

Certains indigènes, qui ont perdu le sens de cette pratique ou doutent de son orthodoxie, sont tentés parfois de livrer la tête du mouton du seuil au premier mendiant venu ; mais la femme veille. Comme on dit, Nanna Aïcha elle-même, (qui est la sainte la plus vénérée des femmes), viendrait la demander, que nos mauresques ne la lui donneraient pas. D'après un vieux dicton, si cette tête est aliénée en aumône ou autrement, un homme de la famille doit mourir. « La mort est dans les mains d'Allah, riposte le mari en vrai croyant ; notre terme est fixé par lui ! ». Rien n'y fait : la superstitieuse a le dernier mot et la coutume l'emporte sur les scrupules religieux.

On raconte qu'un avare notoire, à Blida, fit coïncider le jour de son emménagement dans une nouvelle résidence avec celui de l'Aïd eçghîr, dans la pensée que le même mouton pourrait lui servir à remplir à la fois ses obligations musulmanes et ses devoirs envers le Maître du seuil. Mais ce dernier n'agréa pas cette victime à deux

fins. Toute la nuit, un mouton invisible bêla dans la cour ou heurta des cornes furieusement contre la porte de la rue. Effrayé, notre ladre se résolut à sacrifier le mouton du seuil. Mais la medjiriïa en refusa le sang, qui stagna en mare dans la cour ; et, la nuit, des vieillards chenus, habillés de blanc, lui reprochèrent son calcul intéressé et lui déclarèrent ne pas vouloir d'une victime arrachée de force. Il promit alors de brûler des sept parfums et d'immoler un troisième mouton. A ce moment, l'orifice de l'égout se débonda et absorba d'un trait le sang dont la cour était inondée. Le mouton qu'il immola le lendemain fut certainement agréé, car le sang gicla avec force de la plaie et s'élança de lui-même vers la medjiriïa ; de plus, l'animal se releva à plusieurs reprises et se débattit si bien qu'il éclaboussa de son sang tous les murs de la cour ; enfin il n'expira qu'au bout d'une heure : tous signes réputés des plus heureux dans un sacrifice. Les Génies de la porte avaient remis à notre homme sa lésinerie ; car ils pardonnent au repentir, s'ils ne transigent pas avec leurs droits.

Un pauvre hère ayant volé une nuit la tête d'un mouton du seuil dans la cachette où elle venait d'être enfouie, le propriétaire vit en songe le corps d'un homme décapité, vêtu d'une *abaïa* et d'une chemise blanches, qui tendait vers lui un bras menaçant. Sa femme, à ses côtés, était effrayée par l'apparition d'une femme également sans tête gesticulant avec colère. Réveillés en sursaut, ils courent à la porte de la rue et y trouvent le trou, qu'ils y avaient creusé, béant et vide. « Nous avons fait couler le sang pour les Maîtres de la maison, dirent-ils ; à eux de montrer leur puissance (*borhanhoum*) ». Sur l'heure le voleur mourut étranglé par un os du *zellif* qu'il avait dérobé. Mais le Génie ne se trouvait pas satisfait de cette vengeance. Le vieillard sans tête se montra aux deux époux, portant un mouton dans ses bras. Le propriétaire cédant à l'habitude

de la parcimonie acheta au marché une tête de mouton qu'il enterra à la place de la première. A partir de ce moment il se vit obsédé dans ses songes par la vision d'une tête de vieillard sans corps et sa femme par celle d'une tête de vieille femme qui la fixait sans parler : force leur fut de recommencer toutes les cérémonies d'inauguration d'une maison, sacrifice d'un mouton nouveau, offrande de henné, d'aromates et de semoule, repas communiel, enfouissement de la tête.

La cervelle d'une mauresque est bourrée de légendes de ce genre. Nous aurions tort de les dédaigner. La légende remplit une fonction sociale dans les milieux illettrés : elle transmet aux générations nouvelles la coutume ancestrale, à quoi elles tiennent presque autant qu'à leur religion. Elle leur en enseigne l'esprit, la théorie, les modalités, voire la casuistique, comme on l'a vu dans les deux récits précédents. L'ethnographie traditionnelle ne peut se passer de la recueillir.

Ces réflexions m'excuseront d'en donner un autre spécimen, se rapportant aux genres parénélique et didactique à la fois. Voici donc en quels termes, — probablement consacrés dans sa famille, — une bonne femme de Blida, en 1909, prêchait la nécessité du sacrifice au Génie du seuil et en détaillait le rituel.

Un roi du temps jadis fit bâtir un palais à la campagne pour y loger une femme nouvelle. Ignorant la coutume, il n'offrit pas aux génies le repas du seuil. Le châtiment ne se fit pas attendre. Coup sur coup, la nouvelle mariée, puis deux autres de ses épouses lui furent enlevées sous ses yeux par une *djânnïa* (fée). Après avoir consulté vainement son entourage, il prit l'avis d'un *Mdebber* (conseiller, directeur de conscience et sorcier), qui venait d'un pays étranger. « Quand vous construisez, lui dit le savant homme, il faut égorger un mouton en le vouant dans votre cœur au seuil de la nouvelle construction *tenouïh a'l*

el'atba. On en dépose la tête sous la pierre de ce seuil ; et de sa chair on prépare un *t'a'am*, un plat de couscous. auquel on invite les indigents. On répand aussi du *refîs*, du henné et du sucre dans les coins des salles, ainsi qu'un peu de semoule. En répandant la poudre de henné, il faut dire : « Ceci est pour vos femmes ». En répandant la semoule, il faut dire : « Ceci est pour vous ». En répandant le sucre et le *refîs*, il faut dire : « Ceci est pour vos enfants ». On termine par les fumigations rituelles dans toutes les parties de la maison. Vous recommencerez toute la série de ces diverses pratiques jusqu'à ce que vos trois femmes vous soient rendues ». Ces instructions ayant été dévotement suivies, la nuit, à trois reprises, le plafond de l'appartement royal s'entr'ouvrit et les femmes ravies en descendirent. Elles étaient couvertes de bijoux. « Ils nous ont offert ce cadeau, dirent-elles, quand vous leur avez offert le leur (le mouton du sacrifice). Ce sont de vrais croyants qui ne font pas le mal ». La première femme avait été enlevée par les génies du seuil de la maison, la seconde par les génies du jardin, la troisième par les génies du seuil du jardin : tous ces génies avaient été indisposés par l'oubli du sacrifice qui leur était dû ; on les apaisa en enterrant une tête des bœufs immolés dans chacun des endroits où ils résident.

« Les trois femmes du roi, — continuait la conteuse, qui, après sa leçon sur la liturgie des génies, ne manquait pas de nous en esquisser l'éthologie populaire, en nous introduisant chez eux, dans leur monde souterrain, — les trois femmes du roi, après leur rapt, avaient gardé de leur séjour parmi les Esprits la faculté de les apercevoir et de les reconnaître. De son côté, le Conseiller jouissait du don de seconde vue. Un soir, qu'ils étaient tous assis dans le jardin, le Conseiller dit au roi : « Des ombres (*Khiâlât*) apparaissent à mes yeux sur la terrasse du palais. Il y en a qui viennent ; il y en a d'autres qui

partent. — Je ne vois rien, dit le roi ». Une des femmes parla : « Ce sont les Maîtres du seuil. Depuis qu'on leur a offert leur repas inaugural, ils viennent et reviennent s'asseoir au festin qui ne s'épuise pas ». Mis en goût par cette découverte, ils se souviennent alors que, parmi les bijoux offerts par les génies, se trouvaient deux bagues magiques, l'une destinée au roi, l'autre à sa plus récente épouse. A la demande du Conseiller, la favorite frotta sa bague. « Je veux, dit-elle au génie qui apparut, que nous soyons tous reçus par vous dans votre demeure ». A l'instant la terre s'entr'ouvrit ; ils y pénétrèrent. Ils y trouvèrent, au cœur d'un jardin merveilleux, un jardin plus merveilleux encore. Le regard n'en pouvait embrasser l'étendue. « Montrez-moi, dit le Conseiller à la jeune reine, le seuil de la porte d'entrée ». Elle lui fit faire quelques pas et voilà qu'il aperçut la tête du bélier égorgé pour le seuil ; c'en était bien la tête, mais elle était en or, et en un or qui rayonnait de lumière et un groupe de jeunes filles le portait dans leurs mains. Les têtes des béliers offerts au jardin et à sa porte étaient également en or. « Où est le souper des Maîtres du seuil ? » Ils voient de la vaisselle d'or, des jeunes filles, des jeunes femmes attablées, et devant elles des plats chargés de toutes sortes de mets. « Montrez-moi les fées qui vous ont ravies, vous et vos compagnes ». Sur le champ, s'avancèrent trois jeunes femmes... Béni soit Celui qui les avait créées et avait façonné leur beauté ! « Montrez-moi les Maîtres (*mouâlin*) qui vous ont donné vos bagues magiques ». Deux vieillards se présentèrent, le poil chenu, le dos voûté. « Soyez les bienvenus, dirent-ils, entrez plus avant chez nous. Votre festin nous est parvenu ; nous vous en remercions. Il ne faut pas qu'il y ait entre nous, (génies et hommes), des ceci et des cela (des contestations), La mésintelligence est mauvaise. Nous devons nous complaire les uns aux autres par de mutuels services et fait état, vous de nous

et nous de vous ». Ces vieillards les conduisirent ainsi à un château où se tenait un autre vieillard plus âgé qu'eux, et dont la barbe était de neige. Celui-ci leur fit bon accueil, surtout au Conseiller. « Personne ne connaît comme toi nos secrets, leur dit-il. C'est à toi que les trois jeunes reines doivent leur salut. Un roi sans Conseiller est un couffin sans ses poignées. Dieu t'a donné au roi comme une bénédiction : tu lui as valu une bague magique. — Quel âge peux-tu avoir ? lui demanda le Conseiller. — Trois cents ans. J'ai compté quarante (*sic*) générations de descendants, qui se trouvent un peu partout, dispersés dans le domaine d'Allah. Nous avons ici une vieille qui a dépassé les trois siècles, c'est ma mère ». Il ajouta : « Je vous recommande un autre festin que vous devez nous offrir les nuits, veille du vendredi et veille du mercredi ». Et il reniflait l'air ; le Conseiller le comprit fort bien, ainsi que les reines. Là-dessus, il s'évanouit à leurs yeux et la compagnie se retrouva dans le jardin du palais, comme si rien ne s'était passé. On brûla des parfums dans la maison du roi tous les mardis et jeudis soir, et les rois, ses contemporains, respectèrent ce roi qui détenait une bague magique ».

Tous les Génies du seuil ne donnent pas à leurs adorateurs un talisman aussi puissant ; mais tous ceux qui ont reçu leur sacrifice et qui l'ont agréé assument la charge de garder et de protéger la maison, aussi longtemps que la dévotion de ses habitants ne se démentira pas. C'est pourquoi on les appelle les veilleurs des maisons (*assassîn eddiar*), comme les saints, patrons des différentes villes du Moghreb, s'appellent les gardiens des cités (*assassîn elboldan*). « Quand ces Vrais croyants-là (les génies) ont trouvé du plaisir dans le sacrifice du seuil qu'il leur a offert, le propriétaire de la maison voit se dresser devant lui en songe un vieillard aux cheveux blancs, à la barbe longue et blanche comme la neige, vêtu d'un vêtement

blanc ; il tient dans la main une épée nue. « Nous avons accueilli et agréé ton sacrifice, dit-il au dormeur ; sache bien que je me constitue ton gardien. Tu n'as rien à craindre. Quant à ce que tu as dépensé pour nous faire honneur, tout te sera restitué au double et au quadruple. Il ne t'arrivera rien que d'heureux, si Dieu le veut bien ! (1) » C'est en ces termes, si j'en crois certaines Blidéennes, que le Génie du seuil s'engage au service de quiconque a fait droit à son antique privilège. Cependant, d'après d'autres informations, le sacrifice de l'installation ne suffirait pas à fixer sa foi ; il serait prudent d'entretenir son zèle en lui vouant un culte hebdomadaire ; c'est pourquoi l'on voit nombre de mauresques encenser leur seuil le mercredi et le vendredi en même temps que le reste de leur demeure. Grâce à ce supplément de dévotions, elles sont persuadées qu'elles s'assurent définitivement un protecteur surnaturel, une sorte de portier semi-divin, d'une vigilance et d'une force supérieures, qui leur garantit contre tous les dangers, sauf les arrêts d'Allah, l'inviolabilité de leur foyer, le respect de leurs biens et la sécurité de leur famille.

Le Maître du seuil des Maghrebins est identique au *Dieu du seuil*, qui est un personnage bien connu du folklore universel. C'est une croyance très ancienne évidemment dans l'Afrique du Nord. L'Eglise Maurétanienne la combattit : pour elle, décorer la façade de la maison un jour de fête, c'était rendre hommage au dieu païen de la porte. Le ciel chrétien montra, au moins une fois, la réprobation, dont il frappait la vieille coutume, par une révélation directe. « Je sais, dit Tertullien, (*de Idolatria*, 15), qu'un de nos frères a été réprimandé en songe, dès la nuit suivante, parce que ses esclaves avaient couron-

(1) Cf. le chapitre du Sacrifice du seuil dans mon livre du Mariage déjà cité.

né sa porte à l'annonce d'un heureux événement public ». L'Islam l'a condamnée aussi catégoriquement que le christianisme. Nous lisons dans Eddamiri (lib. cit., t. I, page 179) : le Prophète « a défendu de faire des sacrifices sanglants aux génies. Quand un homme achète une maison ou qu'il veut en écarter le mauvais œil ou qu'il a d'autres motifs semblables, il égorge à cette maison une victime contre les présages funestes. On disait, du temps de l'ignorance (du paganisme), que, lorsqu'on se conformait à cette coutume, les génies ne faisaient aucun mal aux habitants de la maison. Le Prophète, que Dieu le bénisse ! l'a abolie et frappée d'interdiction ». Cependant, les anathèmes successifs des deux grandes religions qui dominent l'âme indigène depuis tant de siècles n'ont pas réussi à la proscrire. Les Français en débarquant en Algérie l'y ont trouvée florissante. Mais aujourd'hui leur présence semble lui être funeste. En effet, la réaction politique qu'elle provoque accélère l'islamisation profonde des masses. L'instruction plus répandue rend la conscience populaire plus avertie et plus ombrageuse. Nous voyons la société musulmane procéder sous nos yeux à une épuration précipitée de ses usages et de ses croyances, parce que son orgueil religieux rougit de ces superstitions devant l'esprit scientifique des Européens.

★★

Sous l'influence indirecte de cet esprit, on s'attendrait à voir les vieilles conceptions prendre un caractère plus rationnel ; la chose est assez rare cependant : généralement elles évoluent sans sortir du domaine de l'animisme populaire et, quand elles le quittent, c'est pour entrer dans celui de l'hagiologie et non dans celui de la science. Nous ne trouvons guère, parmi les génies des maisons, que Boutellis, une personnification du cauche-

mar, qui ait changé de nature dans sa légende moderne : nous verrons qu'il y devient l'ombre de lui-même, tâchant, semble-t-il, de se spiritualiser de manière à rappeler, quoique d'un peu loin, le phénomène mental par lequel notre psychologie explique le rêve.

Les arabes donnent le nom de Boutellis à l'infirmité que nos médecins appellent la nyctotaphose ou l'héméralopie : le malade de cette catégorie jouit d'une vue normale pendant le jour, mais devient incapable de distinguer les objets dès que le crépuscule raréfie autour de lui le rayonnement solaire. Naturellement, l'opinion collective veut voir dans un homme affligé d'une pareille anomalie une victime des génies. « L'imprudent, disent les bonnes vieilles, a dû voir quelque esprit dans l'obscurité de la nuit et il n'a pas su s'en taire, double crime que ces Personnes lui font payer en le privant de la vue pendant les heures qui leur appartiennent ». Le vengeur des génies dans ce cas est bien connu : c'est le cheikh Boutellis ; car la langue populaire assigne volontiers le même nom à la maladie et à celui qui la donne. On dit couramment d'un héméralope : Boutellis l'a frappé (d'erbou Boutellis) ; ou bien : Il est sous l'influence de Boutellis (bih Boutellis). Quand un étourdi lui marche sur le pied, on entend l'indigène lui dire : Es-tu aveugle ou si Boutellis t'a pris, te possède (Khâdik Boutellis) ? Une malédiction fréquente est celle-ci : Qu'Allah t'impose pour maître Boutellis, te livre à Boutellis (*isellet' a'lik Boutellis*) ! On reconnaît dans tous les milieux masculins cette idée qu'exprimait déjà au XVI^e siècle l'Egyptien Essoyou-ti : « C'est Boutellis qui empêche l'homme de voir pendant la nuit, qui le frappe de cécité nocturne (Kitab er-rah'ma, page 85) ».

Un autre attribut de Boutellis, c'est qu'il confère l'invisibilité aussi bien qu'il inflige l'aveuglement. Il dérobe la vue des choses à heure fixe au malheureux qu'il maî-

trise ; mais si celui-ci, en homme avisé, sait prendre le dessus dans sa lutte avec lui, il peut en sortir avec la faculté de se dérober lui-même, à volonté, aux regards de tous, hommes et génies. Il suffit pour cela qu'il s'empare, par force ou par ruse, de la calotte rouge que porte Boutellis. La calotte de Boutellis jouit, en effet, de la vertu merveilleuse de rendre invisible quiconque la coiffe. On retrouve dans tous les folkores un similaire de ce couvre-chef magique ; mais nulle part il ne connaît une notoriété plus étendue. On assure que jusqu'à une époque récente encore les sorciers algériens en fabriquaient des contrefaçons à l'usage des voleurs de nuit. Il jouit dans la littérature arabe d'une vogue solidement établie sous le nom de *Chéchia de Celaison* (qu'on me pardonne ce vieux terme qui me semble seul rendre l'expression arabe *châchiet el akhfa*) ou encore sous le vocable de *Chéchia de l'Effaceur*, de celui qui fait disparaître et s'évanouir les choses, *châchiet entâ' et t'âles*.

Ce dernier mot (*t'âles*), synonyme de Boutellis, autorise une hypothèse sur l'étymologie de celui-ci : il semble qu'on doit y chercher la racine *t'les* (1). Le dictionnaire d'arabe régulier donne *t'illis* avec le sens d'aveugle. Or, Boutellis est souvent représenté comme aveugle dans sa légende ; c'est sa tare professionnelle, pour ainsi dire, il subit lui aussi l'effet dont il est la cause ; il souffre le premier du mal qu'il dispense ; donnant la cécité, il en est aussi atteint. Il personnifie mieux ainsi, d'après la logique populaire, l'obscurité, dont il semble être le génie : il vit dans l'ombre de l'alcôve, il opère dans les ténèbres, il ravit aux hommes la vision des objets pendant la nuit, il escamote dans le jour leur visibilité, enfin, il est privé lui-même de la vue.

Le génie de l'obscurité est en même temps celui des

(1) طلسيس

frayeurs nocturnes, le cauchemar. Comme tel, Boutellis affecte deux formes, l'une animale, l'autre humaine.

On sait que le mot tellis dans la langue courante éveille l'image d'un grand sac servant au transport des grains. Dans la région du Sahara, on se représente, dit-on, le cauchemar comme un chameau gigantesque pesamment chargé de tellis. Dans le Nord du département d'Alger, où le chameau est rare, c'est l'âne qui remplit son rôle. Les gens de la Mettidja appellent couramment l'âne de la nuit (*ah'mar ellil*) ce que nous nommons le cauchemar et c'est le second nom sous lequel ils désignent Boutellis. On croit que, sous l'apparence de l'une et l'autre bête domestique devenue monstre fantastique, Boutellis vient la nuit s'accroupir sur le ventre et la poitrine du dormeur et, l'écrasant sous son poids et celui de sa charge, lui cause l'asthme nocturne, des oppressions intolérables, d'horribles peurs. Mais Boutellis ne s'embarrasse pas toujours de cet attirail ni de ce déguisement : il attaque souvent sa victime sous la figure d'un homme ; il lui cherche querelle et le rend aphone pour l'empêcher de lui répondre ou d'appeler au secours ; la voix du malheureux s'étrangle dans sa gorge, il a conscience que ses cris sont étouffés comme s'il était tombé au fond d'un puits. Parfois, dit-on aussi, l'incube engage la lutte après avoir paralysé son adversaire, qui souffre de son engourdissement général et de son impuissance et ne peut qu'esquisser des gestes désordonnés, comme il n'est capable de proférer que des sons inarticulés. Et Boutellis, le tenant terrassé sous son genou, le torture à loisir.

Il est un moyen traditionnel de mater Boutellis, c'est, comme nous l'avons dit, de lui enlever sa chéchia. Voici avec quels détails un garçonnet de Médéa se représentait la scène, en 1919 : « Dans ma maison, me disait-il, il y a sept robinets, vous voyez si elle est hantée ! Boutellis y fait souvent des siennes. Il s'avance sur la pointe des

doigts, comme on dit, dans la chambre où l'on est couché; il fait tic ! tic ! tic ! Il vous tâte d'abord les pieds ; puis, il remonte le long de votre corps, cherchant à vous saisir les poignets. Quand vous l'entendez venir, il vous faut laisser pendre le bras hors du lit et cacher votre main sous le matelas. Au moment où il se baisse pour vous la prendre vous devez prestement attraper sa calotte. Quand vous êtes maître de sa calotte, vous êtes maître de Boutellis. Il s'humiliera devant vous, il vous promettra, et vous apportera en effet, tout ce que vous lui demanderez. Il n'est rien qu'il puisse vous refuser dans l'espoir de rentrer en possession de sa calotte ».

C'est au respect, d'ordre religieux certainement, qu'il professe pour sa chéchia, comme font tous les indigènes de l'Algérie, que Boutellis doit d'être tombé dans la déchéance où il se trouve aujourd'hui. Je résumerai la légende qui consigne sa mésaventure d'après une vieille femme de Blida qui était d'origine kabyle. Dans l'ancien temps, Boutellis tombait sous les sens : on pouvait le prendre, on pouvait le voir. Une nuit qu'il tourmentait un roi, un commensal de ce roi fit craquer une allumette. Boutellis, sous la forme humaine, était accroupi sur l'estomac du dormeur. Furieux d'être surpris, il s'éleva dans les airs, retomba de tout son poids sur sa victime, la saisit à la gorge et l'étrangla. Le courtisan fut emprisonné sous l'inculpation de régicide. Mais Boutellis, pour assouvir sa colère, ayant étranglé aussi le vizir et d'autres personnages, l'innocence de l'inculpé éclata. Ce fut un pauvre mendiant aveugle qui arrêta le cours de ses assassinats et délivra le monde de ce monstre. « Boutellis le tourmentait une nuit, lorsque l'aveugle, le prenant au collet, lui enleva sa calotte et lui arracha même la houppe de cheveux qu'il portait au sommet de la tête (*sa guet't'âïa*). Boutellis se mit à crier : « Rends-moi ma calotte et ma houppe ! — Va-t-en, Boutellis, lui dit le mendiant, toi qui désobéis à

Allah et suis le démon ; va-t-en, aveugle fils d'aveugle, toi qui prends en traître les gens dans l'obscurité ; va-t-en, face maudite et néfaste, copie d'Iblis ! — Rends-moi ma calotte et ma houppe ! — Je te les donnerai, mais à de certaines conditions : d'abord, tu vas m'enrichir autant qu'Allah le permet ; puis, tu t'occuperas de mes yeux, de manière à ce que j'en retrouve l'usage ; enfin, tu vas mettre à leur aise tous les habitants du pays. — C'est entendu ! » Quand toutes les conditions furent remplies, Boutellis vint trouver notre homme. « Donne-moi ma calotte et ma houppe ! — Je sais combien tu es perfide : tu vas t'engager par serment à ne jamais plus t'approcher d'un humain ». Boutellis jura et reprit son bien.

« Le lendemain, pendant la nuit, Boutellis vient trouver notre homme et se rue sur lui. Il lui reprend tout l'argent qu'il lui avait donné ; puis, il l'emporte lui-même et va le jeter dans le dernier tiers du monde (*letlelt et akhir mneddonia*). Après quoi, il s'en revint enlever aux gens du pays tout le bien qu'il avait été obligé de leur distribuer. L'homme tomba dans le désespoir en se voyant subitement transporté dans un pays où ne vivait aucun Adamite (homme). Soudain, il vit venir à lui une jeune femme... Que béni soit Celui qui la créa et lui donna sa beauté ! « Qui es-tu ? lui dit-elle. — Je suis un Croyant. — Et moi une Croyante ». Elle lui fit raconter son histoire ; puis, elle ouvrit devant lui un palais. « Demeure ici, lui dit-elle, et retiens ces signes : si tu vois sortir de terre des hommes au teint blanc et portant vêtements blancs sur vêtements blancs, ce chien de traître tombera dans nos mains ; mais, si tu vois sortir de terre des hommes au visage noir, portant vêtements noirs sur vêtements noirs, tu peux faire tes adieux à la vie ». Là-dessus, elle regarda le ciel, puis la terre alternativement à plusieurs reprises, et dit : « dans sept jours se tiendra le Divan ; tout dépend de ta chance (*sa'd*) ». Sept jours après, au moment où il ne s'y attendait pas, il vit la terre s'entr'ouvrir et livrer

passage à des personnages à la peau blanche, à la barbe blanche et aux vêtements blancs. Ils se réunirent en conseil. La jeune *djänniïa*, qui n'était autre que la fille du roi des génies, président de cette assemblée, présenta son protégé et plaida sa cause. Le Sultan fit comparaître devant lui Boutellis. « J'ordonne que tu apportes ici sur-le-champ l'argent donné et repris par toi à cet homme ». Quand Boutellis eut fait la restitution, le Sultan le condamna à être chargé de chaînes et à vivre le restant de ses jours en prison, loin du monde habité.

C'est ainsi que Boutellis a été rélégué dans le dernier tiers du monde. Depuis cette époque il ne tourmente pas lui-même, en personne, ses victimes ; c'est son ombre, son fantôme (*Khiâl*) que l'on appelle aujourd'hui Boutellis. Aussi, l'on n'entend plus parler de gens qui se soient emparés de lui comme autrefois. Il ne tue plus guère : ceux que l'on trouve morts dans leur lit sont morts sans doute d'effroi, car on ne remarque sur eux aucune trace de strangulation ni de violences. Enfin, il n'est plus visible aux yeux de l'homme, alors que jadis on pouvait surprendre distinctement ses traits.

Boutellis, le vieux génie si vivant, s'est changé en une image immatérielle, en passe, semble-t-il, de devenir une idée abstraite.

★★

Un confrère de Boutellis, un autre Seigneur de la maison, le Génie du feu, accuse une dégénération un peu différente, mais plus avancée en somme. On ne s'en étonnera pas si l'on se rappelle que la pyrolatrie est une des formes de la mécréance les plus antipathiques à l'esprit musulman, parce que Mahomet, soit dans le Coran soit dans la Sonna, a jeté l'anathème avec une sévérité particulière sur cette abomination des mages immondes. Sous nos yeux, en Algérie, le Génie du feu a eu deux destinées divergentes : comme représentant du foyer domestique,

à l'abri derrière les murs protecteurs du harem, il a conservé sa physionomie en prenant seulement le masque du grotesque et en se faisant humble et chétif ; dans les établissements publics, comme les fours à pains et les cafés, en contact quotidien avec le fanatisme plus éveillé des hommes, il a été obligé d'abdiquer sa personnalité, de se changer en serviteur anonyme d'un saint, de se réfugier, pour subsister, dans l'ombre d'un patronage orthodoxe.

Cheikh el Kanoun, ou le Vieux du foyer, tel est le nom que porte le Génie du feu dans la maison indigène. C'est un dieu nain, pas plus haut que les pierres qui soutiennent la marmite (les mnâceb). On le représente invariablement sous la forme d'un petit vieillard ragot, à qui l'âge n'ôte rien de sa vivacité, ni l'embonpoint rien de sa souplesse, aimant la danse, toujours en mouvement, quoique sans cesse embarrassé dans les flots de sa barbe, si longue qu'après avoir traîné sur le sol elle lui remonte jusqu'à la ceinture. On le dépeint cruel, fantasque et tyrannique ; et la crainte qu'inspire son caractère est assez forte pour faire oublier le ridicule de son physique. Sa légende paraît assez uniforme, si j'en juge d'après les trois spécimens que j'en ai relevés dans des pays assez éloignés entre eux, à plusieurs années de distance. On raconte à Mazouna qu'une femme, dont le marai faisait le pèlerinage de la Mecque, vit un jour s'élever, de son foyer, du sein même des flammes, un petit bonhomme à la longue barbe blanche, qui se mit à danser devant elle en sifflant. Elle resta d'abord muette de peur ; puis, elle voulut appeler son voisin ; mais, comme elle craignait la colère du petit personnage, elle fit semblant de chanter et elle chanta ces mots que la tradition répète depuis : « Sa taille est celle d'un mortier et sa barbe celle d'un vieillard. Prête l'oreille, ô mon voisin : il a sauté et fredonné ! » (1).

(1) فده فده المهرار والحيه شيباني واسمع يا جاري فبجرووزوز

Voici la version d'Alger : « Une femme faisait sauter son nourisson dans ses bras, quand tout-à-coup un petit homme à la barbe blanche se dressa devant elle. « Pose-le par terre », lui ordonna-t-il. Puis, il lui dit : « Fais-moi sauter comme tu le faisais sauter ». Elle eut beau se défendre, elle fut obligée de s'exécuter ; et elle chantait en le lançant en l'air : O Ali, ô mon voisin, viens voir ce qui est venu à moi. — Il a sauté, ma fille, il a sauté ! Hue ! — O Ali, ô mon voisin, viens voir ce qui est venu à moi. Tout le monde fait sauter des enfants et moi je fais sauter un vieillard, un vieillard chef du douar ! — Il a sauté, ma fille, il a sauté ! Hue ! » (1). Ali, ainsi appelé, entra dans la chambre, armé d'une épée, et Cheikh el Kanoun disparut ».

Un jeune indigène de Médéa résumait ainsi les notions que lui avait inculquées sa mère au sujet de Cheikh el Kanoun : « Il est tout petit : il ne mesure pas plus d'un empan. Il est très âgé et compte deux cents ans et plus. Il nourrit une immense barbe blanche qui est beaucoup plus grande que lui et dans laquelle il peut s'envelopper tout entier. Il apparaît aux femmes lorsqu'elles sont seules. Si dans la maison il y a une fille nubile, il ne manque pas de demander sa main. Pour se débarrasser de lui et de ses sollicitations, on n'a qu'à lui lancer des *bliblis* (pois chiches cuits au four, qui forment une des friandises de la rue algérienne) ; pendant qu'il les ramasse, on jette du benjoin sur la braise du foyer, et il disparaît ».

Il n'y a plus guère aujourd'hui que les femmes et les enfants tout jeunes qui croient à Cheikh el Kanoun ; encore les femmes d'un certain rang ne lui accordent-elles

(1) يا علي يا جاري ايا تشوف ما جاني — فبجر بنتي فبجر اس —
يا علي يا جاري ايا تشوف ما جاني الناس ايفبجروا اصغار وانا فبجر
امغار امغار شيخ الدوار — فبجر بنتي فبجر اس .

qu'une demi-croyance ; elles sont obligées de s'avouer que leur foi en lui est un peu calculée. En effet, elles sont persuadées, avec toute la société indigène d'ailleurs, que la superstition protège l'enfant contre son imprudence plus sûrement que la raison. Aussi, n'hésitent-elles pas à étayer l'enseignement moral qu'elles donnent à leurs enfants de tous les débris de croyances sans distinction qu'elles trouvent autour d'elles, et, dans cette intention, de transformer notamment les vieilles divinités déchues en Croquemitaines de différents genres. C'est à ce service qu'elles ont voué la personnalité démodée de Cheikh el Kanoun. Elles entretiennent sa légende moins peut-être parce qu'elle s'impose à elles que parce qu'elles s'en servent. La peur qu'il inspire aux petits renforce chez eux l'instinct de la conservation et leur appréhension naturelle du feu. Ils se garderont plus soigneusement de la flamme pour peu qu'elle prenne à leurs yeux la figure fantastique de Cheikh el Kanoun. Si, dans un âge avancé encore, les Indigènes évitent de fouler aux pieds de la cendre, c'est qu'on ne s'est pas contenté dans leur enfance de leur remontrer rationnellement qu'ils marchaient pieds-nus et que la cendre peut couvrir des charbons ardents ; mais qu'on les a habitués de bonne heure à redouter dans ce tas de cendres Cheikh el Kanoun en personne, y dormant invisible sous l'amoncellement de sa barbe floconneuse, prêt à se réveiller et à se venger de tout offenseur. La sollicitude maternelle a tiré de la malice d'un démon une utilité pédagogique, et, du même coup, l'esprit conservateur des femmes a sauvé une de leurs vieilles conceptions : le génie du foyer se survit à lui-même sous la forme d'un épouvantail du feu.

Les Génies des fours se dérobent sous un autre déguisement : ils endossent la livrée d'un saint populaire, Moulaï Yaqoub el Mansour.

Ils n'abandonnent pas pour cela les droits au culte que

leur confère la tradition : tous les mardis et jeudis soirs, dans les nuits de ces Gens-là, le fournier soucieux de prospérer brûle du benjoin par toute sa boutique et laisse même la cassolette fumante dans son four jusqu'au matin. Ils lui imposent aussi certaines interdictions : ils lui défendent de se présenter à la bouche de leur four en état d'impureté légale, de mentir, de voler dans l'enceinte de l'établissement. Propreté et conscience, *nqa ou cfa*, est la formule consacrée à rappeler cette obligation. On se garde de passer la nuit dans un fournil, les Génies du four ne supportant pas la cohabitation de l'homme. « Un fournier, raconte à ce sujet une légende, ayant voulu dormir une nuit dans son fournil, entendit gratter dans le tas de bois, et une voix s'en éleva : « Nous te saurions gré de sortir à l'instant et de ne plus coucher chez nous. » Il s'empressa d'obéir et, comme récompense, il trouva tous les matins une pièce de deux francs à la porte de son four ».

On agit sur eux par les procédés de la sorcellerie ; mais on fait appel aussi pour se protéger contre leurs coups à l'intervention du Saint. Le *h'akim* ou sorcier s'incline devant l'*ouâli*, lequel est donné comme exerçant le pouvoir souverain dans l'empire des Esprits. Je crois devoir traduire, en l'abrégeant, une légende, également de Blida, qui rend assez bien, ce me semble, le genre de pouvoir dont le sorcier est revêtu à l'égard des génies et l'état de vassalité dans lequel il se reconnaît lui-même vis-à-vis du Saint.

« Sur l'emplacement actuel de la Remonte, à Blida, s'élevait au temps de la Régence, un four à pain qu'avait bâti un Turc du nom d'Ioldach. La première fois qu'il y fit une fournée, il trouva tous ses pains mêlés en une seule masse de pâte calcinée. Le mardi soir suivant il brûla les parfums que brûlent tous les fourniers ; mais le lendemain il trouva la cassolette, qu'il avait laissée dans le

four, en morceaux et l'intérieur du four plein de cailloux. Tous les gens d'expérience en conclurent que l'on avait affaire à des génies mécréants, puisqu'ils n'agréaient pas le benjoin du mercredi. On envoya chercher au Maroc un h'akim, lequel apparut d'ailleurs à Blida avant que les envoyés qui allaient le chercher ne fussent arrivés au Maroc. Il déclara se nommer Moulaï Mohammed et avoir à ses ordres une troupe de génies musulmans et mécréants, commandés par un chef appelé *Boulaqnâç* (le Génie chasseur). Il se fit montrer le four, l'examina, et, prononçant des conjurations, il appliqua le *terbi'* ou clouement quadrangulaire, c'est-à-dire qu'il planta un grand clou à chaque coin du four. Après quoi, il sortit en fermant la porte du fournil. Trois jours et trois nuits durant, il pria, le front à terre. Tout d'un coup, on le vit s'élancer vers le four, l'ouvrir, s'y glisser et s'y enfermer. Il n'en sortit que le septième jour, ruisselant de sueur. Il se dirigea droit du côté de Sidi Yaqoub ; et il criait et gesticulait, comme un maquignon qui pousse devant lui un troupeau de bœufs indociles. « Par Allah et encore par Allah, disait-il, je ne vous lâcherai pas. Dorénavant vous vivrez dans les fers et dans les supplices jusqu'au jour du jugement, mécréants, fils de mécréants ». Et c'est ainsi qu'il arriva auprès du mausolée de Sidi Yaqoub. Là il s'arrêta et se calma, non sans lancer encore quelques pierres avec des injures à la bande qui s'éloignait. Enfin, il s'écria : « Je rends hommage à Allah, à Moulaï Yaqoub et au Seigneur de la ville ! » Et le lendemain il avait disparu ».

Pourquoi notre sorcier vient-il remettre spécialement entre les mains de Sidi Yaqoub le soin de châtier les génies rebelles qu'il vient de dompter ? C'est que ce Saint passe pour le patron mystique des fourniers. Une légende nous expliquera comment il l'est devenu. Sidi Yaqoub était un roi du Maroc. Il régnait avec tant d'équité que le Divan des Saints résolut de le faire entrer dans ses rangs. Un

jour, en effet, Moulâi Yaqoub abdiqua en faveur de son fils, Sidi Lekhal, et partit en errance (*siâh'a*), c'est-à-dire à l'aventure, en apparence, mais en réalité obéissant aux ordres des Saints. Suivi de sa femme et de sa fille, il arriva au Caire. Il s'y embaucha comme apprenti chez un fournier juif. Il devint en peu de temps un maître dans son métier et les pains qu'il avait fait cuire étaient recherchés à cause de la *baraka* qui était en eux (entendez, parce qu'ils ne s'épuisaient pas vite et qu'ils donnaient la santé, la prospérité, le bonheur, etc.). Cette qualité merveilleuse qu'il communiquait au pain établit vite sa réputation de Saint. Un de ses admirateurs le vit en rêve transformé en lion : il prenait le juif, son maître, dans ses griffes et le jetait dans le feu. Des habitants du pays s'étant rendus au four furent témoins de l'accomplissement de ce songe : Sidi Yaqoub prit, devant eux, une poignée de cendre qu'il lança dans le dos du juif occupé devant son four, et, sur le champ, le feu s'alluma en lui et il ne s'éteignit que lorsque le corps tout entier fut devenu un petit tas de charbon. « Tous les Caiariotes comprirent qu'ils avaient affaire à un Ouâli doué du pouvoir magique (*Ouâli ou Mowla h'ikma*) ». Il resta ainsi le seul fournier du pays, multipliant les prodiges, enfournant et défournant les pains avec la main, donnant aux pauvres en aumône des galettes pleines d'or, jusqu'au jour où le décret des Saints fut accompli sur lui. Ce jour-là, escorté de la troupe des chevaux-génies appelés soldats d'Elboulaq ou chevaux d'Elboulaq (*a'saker el boûlaq, Khîl elboulaq*) (1), qui formaient l'armée du roi Sidi Lekhal, il s'envola à travers les airs et vint atterrir près de Sidi el Kebir, à Blida, où, entre autres bienfaits qu'il prodigua à la population, il propagea l'usage du four banal et devint le saint protecteur de tous ceux, hommes et génies, qui s'occupent de la cuisson du pain.

(1) البولق

Cette légende nous intéresse par son caractère moderne. Les Blidéens à qui je la dois en attribuaient l'introduction dans leur pays à des sujets marocains, savetiers ambulants, de passage parmi eux en l'année 1909. Elle n'était certainement pas connue des informateurs de Trumet lorsqu'il publiait son livre sur Blida, en 1887, car, malgré le développement de son étude sur Sidi Yacoub, s'il reconnaît à ce Saint une origine chérifienne et marocaine, nulle part il ne fait mine de l'assimiler au grand empereur légendaire du Gharb nī ne le donne pour le patron des fourniers. Dans un hymne daté de 1862, écrit par le poète algérois Ben Smāil en l'honneur de notre Saint et qui se chantait encore au commencement du XX^e siècle, nous voyons que le héros de ce poème était appelé Sidi Yaqoub ben Mançour ; et tel a été son nom jusqu'à nos jours où il est devenu, sous nos yeux, au moins pendant quelques années, le Moulāi Yaqoub el Mançour de notre légende.

Mais, que cette transformation soit momentanée ou définitive, d'où vient la vogue qui l'a accueillie, sinon du besoin que nous avons signalé chez nos contemporains de réagir contre les vieilles superstitions par trop naïves, et d'élever les traditions animistes à la hauteur des traditions hagiologiques. Il paraît plus convenable aux Croyants de nos jours de cacher les grimacantes figures des Génies des fours derrière la noble personnalité de Sidi Yaqoub, qui nous est dépeint, dans cette nouvelle fonction, comme « un vieillard vénérable avec une longue barbe blanche, vêtu d'un caftan rouge ». On en fait ses serviteurs, ses *Khoddam*, qui lui ont été donnés pour exécuteurs de ses ordres par le Divan des Saints, le jour où il reçut l'investiture de la sainteté de la main du président de cette assemblée, Sidi Abdelqader el Djilani. Dans ce rôle modeste, ces puissances subalternes ne choquent plus, sans aller jusqu'à se faire oublier cependant.

Quand un fournier de Blida fait un serment devant des femmes et des enfants, sa clientèle habituelle, il jure « par les Maîtres du four ! *h'aqq moualin elkoucha !* ». Mais, s'il se trouve devant un coreligionnaire instruit ou d'un certain rang, ou encore devant un sceptique européen, il aura soin d'éviter ce jurement d'une simplicité un peu archaïque et il prêtera serment par Sidi Yaqoub : *h'aqq Sidi Yaqoub !*

★★

« Certains princes des démons, dit Ibn Elh'adjdj (*Chomous el Anouar*, page 98), habitent dans le voisinage du feu (*biqorbi nnar*), parce que c'est de cet élément qu'ils ont tiré leur origine première ». Allah, en effet, a dit dans le Coran : « Nous avons créé les génies de feu pur (Ch. XV, 27 ; LV, 14) ». Cet article de la foi musulmane a certainement favorisé la naissance ou la persistance des superstitions relatives à la classe d'Esprits dont nous parlons. On a souvent l'occasion de remarquer le soin avec lequel les musulmans évitent de marcher sur la cendre. Tous les lieux où l'on voit d'ordinaire briller du feu sont considérés communément comme hantés. Il en va ainsi pour les forges : on sait que les forgerons passent pour sorciers, en Algérie, ainsi que dans beaucoup de pays (cf. Douffé, *Magie et Religion*, page 40) ; il est possible qu'ils doivent leur puissance surnaturelle au maniement des forces magiques du fer, comme on l'a dit ; mais il est plus probable que, à l'instar de tous les sorciers du Maghreb, ils la doivent, dans l'esprit de la masse, surtout à la domination qu'ils exercent sur les Génies de la forge. Mais les renseignements que je possède sur ce point sont bornés. J'aime mieux consigner ici, après ce que j'ai dit des Génies des fours, quelques observations sur ceux des cafés maures, parce que ces derniers présentent des ressemblances certaines avec les premiers : ils sont ho-

norés, comme eux, le mercredi particulièrement ; leur rituel est sensiblement le même, et le prestige des uns comme des autres décline et va s'effaçant dans l'éclat plus puissant d'un Saint islamique, tout ensemble historique et légendaire.

On les appelle les *Patrons de l'oudjaq* (*emouâlin eloudjaq*). Oudjaq est un mot turc signifiant âtre. Il s'est conservé dans la langue populaire du Maghreb pour désigner cette sorte de fourneau monumental, orné parfois encore de vieilles majoliques ou tout au moins de carreaux de faïence modernes, qui fait l'ornement traditionnel des cafés indigènes. Dans une légende que j'ai recueillie à Blida, on les représente sous la forme « de deux jeunes hommes debout près de la porte de l'oudjaq » (1). Ils vivent en famille au fond de cette sorte de laraire : dans la même légende, le cafetier qu'ils favorisent de leurs apparitions voit en rêve « un enfant vêtu de blanc et tenant dans sa main un verre d'or » (2). Parfois, ils se mêlent aux habitués du lieu dont ils ne se distinguent que par leur figure inconnue et leur libéralité ; ils prennent aussi l'apparence d'un parent, d'un voisin, ne trahissant leur personnalité surhumaine que par leur omniscience ou leur disparition subite.

Ils ont pour fonction de garder le café, « d'être les *assas* de l'oudjaq » (3). Mais ils rendent d'autres petits services à son maître. Combien de vieux *qahouâdjis*, en ouvrant leur établissement le matin, ont entendu des bruits de tasses heurtées précipitamment, et ont trouvé la vaisselle rangée, le feu allumé, la grande bouilloire pleine d'eau chaude. Leurs bons offices s'étendent plus loin quelquefois. *Boumezoued* était un cafetier turc, qui vivait au

(1) وافعين عند باب الوجاف

(2) اولد لابس لبسه بيضه في يده كاس اذهب

(3) عساسين على الوجاف

bon temps de la Régence ; on l'avait surnommé ainsi (Boumezoued signifie l'homme à l'outre) parce que le sac en peau de chèvre où il gardait sa provision de café en poudre, vidé le soir, se retrouvait plein régulièrement le lendemain matin, sans qu'il eût besoin de recourir à l'épiciier ni au pileur (*derrâs*). Les Esprits de l'oudjaq avaient pris Boumezoued en affection. Il faut avouer que ce miracle est rare de nos jours ; mais c'est aux Génies de l'oudjaq que l'on attribue encore la prospérité d'un café bien achalandé, quand on n'est pas entaché de « civilisation (sic, en français) ».

Mais ils veulent être servis avec foi. Il faut s'imposer dans l'intention de leur plaire certaines interdictions et certains devoirs. Personne, ni client ni employé ni patron, ne doit approcher de l'oudjaq après avoir bu des boissons fermentées, ni sous l'empire de la colère, ni surtout en état d'impureté légale. Ils détestent particulièrement l'homme dit *medjnoub*, c'est-à-dire se trouvant dans ce dernier cas. On entend, même parmi des gens peu crédules, plaisanter le garçon de café lorsque, sous sa main, le charbon de l'oudjaq pétille et jette des étincelles. « Il te crache au visage, lui dit-on : il faut que tu sois souillé de souillure majeure ». Ils exigent aussi de l'exactitude dans leur culte hebdomadaire. Un bon gérant, à la vieille mode, considèrera comme un de ses devoirs professionnels de ne pas frustrer de leur benjoin les Génies de l'oudjaq. Dans la nuit du mardi au mercredi, (et aussi du jeudi au vendredi), il a soin de jeter des aromates dans la braise. Souvent aussi l'*encenseur ambulante*, le *bekhkhar*, passe ces jours-là et, déposant sa cassolette « à la porte » de l'oudjaq, il attend que celui-ci soit rempli des fumées odoriférantes qui s'en élèvent. On ne doit pas manquer d'observer une obligation quotidienne : avant de préparer la première tasse de la journée, il faut que le tenancier verse au milieu du feu rallumé trois cuillerées de poudre de café. L'oudjaq doit être

servi avant tout client ; ces prémices lui sont dues ; et ils sont bien rares les cafetiers indigènes qui les lui refusent, non seulement dans le Sahel algérois, mais, m'a-t-on dit, dans les trois départements. L'antiquité de cette libation matutinale est attestée par le témoignage des vieillards : si on les interroge sur le sens de ce rite, ils ne savent l'expliquer que par la coutume. « Nous avons vu ceux qui étaient avant nous faire ainsi : nous faisons comme eux (1). Ils disent aussi : « Il nous faut donner aux gens ce qui leur est dû » (2) ; et les moins dissimulés, les plus incultes ne font pas de difficulté pour reconnaître que ces gens sont les Esprits dont nous parlons, et qu'ils sacrifient ainsi chaque matin « à ces Gens-là, les Patrons de l'oudjaq » (3).

Telle est certainement l'opinion la plus répandue : ces rites s'adressent aux génies (4). Les vieux cafetiers de Blida ne s'en cachent pas, pas plus que les vieilles négresses de la même ville, quand, avant de verser la poudre de café dans leur bouilloire, elles en jettent une pincée dans leur feu, ou quand, avant de boire la liqueur noire, elles en répandent quelques gouttes sur le sol. Certaines femmes kabyles observent la même coutume, et il est de mode dans les meilleures familles de ne pas essuyer le café tombé sur le sol avec trop d'empressement, pour laisser à ces Croyants-là le temps de le déguster. Cependant, on trouve aussi nombre d'indigènes qui expliquent cette oblation journalière de café, comme « une aumône à Sidi Ah'san Echchâdli (5) » :

(1) شَبَّيْنَا الَّتِي أَفْبَلْنَا مِنْهَا أَيْدِيَهُمْ وَدَرْنَا أَحْنَا هَكَذَا

(2) لَازِمٌ نَعْطِيهِمْ حَقَّ النَّاسِ

(3) لَذَوِكِ النَّاسِ أَسْوَالِينَ الْوَجَافِ

(4) الْمَشْهُورُ لِلْجَانِ

(5) صَدَقَهُ لِسَيِّدِي أَحْسَنُ الشَّادَلِيِّ

ce sont ceux qui n'ont plus la *nîia*, comme disent les mauresques ; entendez ceux qui ont perdu la foi simple et sereine de leurs ancêtres. Ils s'alarment du caractère superstitieux qu'ils découvrent dans les croyances de leur milieu, et, ne pouvant les abandonner, ils s'efforcent de les frotter d'islamisme pour donner le change à leurs scrupules. Dans le cas qui nous occupe ils ont recours à une tradition qui n'est guère authentique sans doute, mais qui se réclame du nom d'une des grandes figures de l'Islam mystique. D'après une légende bien connue dans toute l'Algérie, l'invention du café serait due au fondateur de la confrérie religieuse des Chadéliya. Comme ce savant et saint iman se désespérait de voir chaque nuit le sommeil interrompre ses travaux littéraires et ses exercices de dévotion, il remarqua dans un bercail voisin un bouc qui ne cessait durant toute la nuit de faire entendre ses cris ; il l'observa et le surprit broutant les graines d'un caféier ; il eut l'idée d'en cueillir et d'en faire une infusion ; et il s'en trouva si bien dans ses veillées qu'il aurait composé un livre où il célébrait les vertus du café et en recommandait l'usage. L'existence de cet ouvrage est problématique ; mais les Musulmans de l'Afrique du Nord accolent volontiers au nom du café l'épithète de *Chadélien*. On entend souvent les ruraux de la Mettidja jurer, en montrant leur tasse : « Par ce fils de Sidi Ah'san Echchadli ! (1) ». Les cafetiers ne se font pas faute de parer leur marchandise de cette périphrase honorifique, et aussi de se targuer, sans sourciller et sans provoquer le sourire, de la noblesse de leur fonction, qu'ils appellent couramment un métier chérifien *çen'a chrîfa*, par allusion à la descendance du Prophète à laquelle appartenait leur Patron.

Ce Saint tend à remplacer dans l'oudjaq les Génies du

(1) حف هذا بن سيدي احسن الشادلي

feu un peu discrédités aux yeux de certains. A un débiteur qui conteste sa dette, le cafetier, faisant face à son fourneau, dira : « Par le Seigneur Sidi Ah'san, tu me dois tant ! » et il sera cru. En engageant un nouveau garçon, après lui avoir fait ses recommandations, il ajoutera : « Tu as devant toi Sidi Ah'san ! » Sidi Ah'san dénonce et châtie les domestiques infidèles ; il est l'arbitre invisible, le justicier inévitable, le Maître du lieu. Mais souvent aussi le nom des génies suit celui du Saint. Le même cafetier, voyant son garçon se brûler, lui met une pièce blanche dans la main : « Tu n'es pas en règle, lui dit-il, avec Sidi Ah'san ni avec les Maîtres de l'oudjaq : va aux bains ! » Comme on le met en garde contre l'indélicatesse de son employé, il conclut : « Qu'il se débrouille avec Sidi Ah'san et les Maîtres de l'oudjaq ! » Dans son esprit, ces derniers sont associés au Saint ; mais, malgré leur vieux titre de *Maîtres*, ils viennent après lui, ils sont ses serviteurs.

Une métaphore populaire nous permet de préciser la situation réciproque que l'on attribue aux personnages dans cette association du Saint et du Génie. On donne volontiers, dans la Mettidja, le nom de « mosquée » comme synonyme à oudjaq. La même assimilation se retrouve dans la manière dont on parle des fours à pain. Ainsi, fournisseurs et cafetiers, s'ils veulent prendre à témoin la divinité, se tournant vers les constructions où ils entretiennent leur feu, diront : « J'en jure par cette mosquée, *h'aqq hadeljama'* ! » Il est bien évident que la mosquée, à laquelle ils comparent leurs fourneaux, n'a rien à voir avec le monument que nous connaissons sous ce nom dans les villes, et que ce ne peut être la maison d'Allah. En effet, ce que l'on appelle *djâma'* dans l'Atlas blidéen c'est une maisonnette, couverte de tuile ou de chaume, dont l'unique pièce, toute nue avec un sol de terre battue, abrite le tombeau d'un *ouâli*. Dans ce gourbi, assez mi-

sérable pour nous, mais où l'œil dessillé par la foi fait découvrir au croyant toutes les magnificences du Paradis, vit le *Süed*, le Maître du lieu, le Santon local. Il y vit à la façon d'un grand seigneur arabe, au milieu de sa cour, composée, à la mode du pays, de son harem et de sa domesticité ; seulement femmes et serviteurs appartiennent tous au monde des Esprits : ce sont des génies. Les fidèles ne se bornent pas à prier le *Süed* : les femmes ont recours de préférence pour leurs adjurations aux *djânniat*, ou femmes-génies qui l'approchent ; et les petites gens, les simples, les humbles aiment à s'adresser à ses *Khoddam*, à ses valets. C'est sur le modèle de ce djâma' de l'hagiologie rurale que s'est formé le djâma' des fours et des cafés : mêmes éléments, l'un musulman, l'autre animiste ; même subordination du second au premier.

Ces Génies du feu, qui régnaient seuls jadis dans leur domaine, ont abdiqué entre les mains d'un Saint islamique. Celui-ci les a simplement éclipsés, non supprimés. Sa légende s'est superposée seulement à la leur. Les vaincus se sont mêlés modestement à la suite de leur vainqueur. Mais, en lui abandonnant le premier rang, ils n'ont pas dépouillé leurs attributs ni renoncé à leurs fonctions. Ils jouent encore leur ancien rôle dans leur nouvelle troupe. Ils ont un peu perdu de leur prestige peut-être, mais leur soumission leur a valu de se survivre et leur a acquis le droit de subsister sous l'empire d'une religion qui admet l'existence des Génies, mais aussi, tout en les reconnaissant supérieurs aux hommes à certains points de vue, les déclare inférieurs à ses Saints.

(A suivre)

J. DESPARMET.
